

UNE MISSION SOUS LA RESTAURATION ET LE DESTIN D'UN CALVAIRE

par

François CALLAIS

L'EGLISE SOUS LA RESTAURATION

L'Union du Trône et de l'autel

La monarchie traditionnelle était restée consubstantielle à l'Eglise catholique, malgré la réforme protestante, -d'ailleurs exclue de 1685 à 1787-, le gallicanisme agressif des parlementaires, le jansénisme d'une partie du bas clergé, l'expulsion des Jésuites, le rationalisme des écrivains philosophes et de l'Encyclopédie. Après les immenses destructions et les persécutions sanglantes d'une Révolution anticatholique puis déchristianisatrice, le césaro-papisme napoléonien n'avait été qu'un épisode et le Concordat appliqué en 1802 avait établi un compromis, imposé grâce au sacrifice de la Vendée et des chouans. La Restauration, avec le retour des frères de Louis XVI, allait faire de la religion la pierre angulaire de la légitimité. Beaucoup d'émigrés se sont convertis, tel Châteaubriand : "Ma conviction est sortie du cœur. J'ai pleuré et j'ai cru". La Sainte-Alliance va d'ailleurs faire régner la paix en Europe, après vingt-trois ans de guerre ayant souvent eu des aspects de guerre totale.

L'union du trône et de l'autel paraissait normale : "Le trône de saint Louis sans la religion de saint Louis est une supposition absurde" (Châteaubriand). La charte de 1814 faisait du catholicisme "la religion de l'Etat". Diverses ordonnances allaient redonner à la société un cadre chrétien : repos du dimanche, interdiction du divorce, et permettre à l'Eglise de se reconstituer : églises rebâties, clergé recruté grâce à de meilleurs traitements et aux petits séminaires autorisés dans chaque département. N'oublions pas qu'en 1814, les prêtres étaient moitié moins nombreux qu'en 1789 et que leur moyenne d'âge était très élevée. Malgré l'échec d'un nouveau concordat, trente diocèses furent rétablis en 1822, il y eut désormais à peu près un évêque par département. Le diocèse de Beauvais allait régir l'Oise détachée d'Amiens. Le clergé régulier se

restituait plus difficilement pour les hommes, cependant les Jésuites étaient regroupés par le père de Clorivière, ancien régent au collège royal de Compiègne. Les congrégations féminines pullulaient, enseignantes et charitables. L'éducation de la jeunesse fut l'une des principales préoccupations de l'Eglise qui réussit à contrôler l'enseignement primaire et une bonne partie du secondaire, ainsi le collège de Compiègne fut "mixte" de 1823 à 1829, regroupant le collège communal et un collège ecclésiastique, ayant à sa tête des prêtres et même un jésuite, l'abbé Gueudet. Cependant monseigneur Feutrier, évêque de Beauvais devenu Grand-Maître de l'Université à la place de monseigneur Frayssinous, de 1828 à 1829, va prendre des mesures pour limiter cette mainmise, provoquant la fermeture provisoire des classes secondaires du collège de Compiègne. Ce clergé de la Restauration était généralement pieux mais assez peu instruit, les ambitieux cyniques semblent plutôt rares, tel le séminariste que Stendhal incarne en Julien Sorel : "Sous Napoléon j'aurais été sergent, parmi de futurs curés je serai grand-vicaire".

La foi fut trop souvent provocante et théâtrale, certaines lois, maladroites et d'ailleurs inappliquées, furent alors votées, telle la loi du sacrilège, en 1825. Cependant les prétendus "libéraux" étaient trop souvent des sectaires à l'anticléricalisme virulent, entretenant la légende noire des jésuites, comparables en cela aux juifs des antisémites fanatiques. On voudra réduire la religion à la *Profession de Foi du vicaire savoyard* d'un J.-J. Rousseau ou aux "immortels principes de 1789" ; c'est la religion de Béranger, idolâtré par son temps, ou du M. Homais de Flaubert, le scientisme progressiste l'emportant chez ce pharmacien sur le spiritualisme. Afin de défendre et de propager sa foi, s'était constituée une *Congrégation de la Sainte Vierge*, d'abord apparue de 1801 à 1809 puis rétablie en 1814 sous l'égide d'un jésuite, le Père Ronsin ; elle regroupait des savants comme Cauchy, Laënnec, des écrivains dont sans doute le jeune Lamennais, de grands seigneurs tels les frères Montmorency, Alexis de Noailles, Polignac, des journalistes, comme Laurentie, l'abbé de Genoude..., le Père Ronsin fut d'ailleurs éloigné en 1828. Emanant de cette Congrégation, les *Chevaliers de la Foi*, fondés par Ferdinand de Bertier de Sauvigny, furent une sorte de contre Franc-maçonnerie. La Congrégation devait disparaître en 1830, pour réapparaître en 1852 mais cette fois sans jouer de rôle politique.

Les Missions de France

En liaison avec la Congrégation et les Chevaliers de la Foi, fut relancé le grand mouvement des missions afin de raviver une foi que la Révolution avait tenté d'éradiquer et que le voltairianisme avait affadié sinon anéantie dans une partie de la bourgeoisie. Ces missions avaient pour exemple, dès le XVIII^{ème} siècle, les ordres italiens des Rédemptoristes de saint Alphonse de Liguori ou les Passionnistes de

saint Paul de la Croix et, au siècle suivant, un Père Bridaine ou Grignon de Montfort qui parcourait l'ouest de la France. *Les Prêtres des Missions de France* furent établis en 1814 par l'abbé Jean-Baptiste Rauzan, un chapelain des Tuileries, avec l'aide de l'abbé de Forbin-Janson, futur évêque de Nancy ; ils avaient leur centre au Mont Valérien. Jésuites, Lazaristes, Montfortains, Pères de Sacré-Cœur, Oblats de Marie-Immaculée participèrent à cette nouvelle évangélisation, ainsi que des sociétés diocésaines et le clergé paroissial, bien que ce dernier fut parfois réticent. Il s'agissait de lutter contre le respect humain et surtout l'impiété, imposée ou tolérée de 1792 à 1814. Cent-trente villes importantes seront visitées, avec plus de quinze-cents lieux de prédication. On y interdira pendant la durée de la mission, parfois plusieurs semaines, les bals, les carnivals, les théâtres. Par des cérémonies spectaculaires et des manifestations à grand spectacle on réussit souvent à raviver la foi et parfois à convertir. Cependant on protesta contre certaines pressions morales ou économiques, tel le boycottage des non pratiquants, contre des confusions trop visibles entre le politique et le religieux, comme le prouve l'un des chants de mission les plus répandus : "*Vive la France ! -Vive le Roi ! -Toujours en France- Les Bourbons et la Foi !*".

Leur succès a été indéniable mais elles gênèrent ceux qui voyaient dans la monarchie l'arbitre qui devait faire régner l'ordre et la paix en tenant compte de la diversité d'opinions de la population, ce rôle d'arbitre que la royauté avait si longtemps su jouer en matière politique et entre les groupes sociaux, elle y renonçait alors que les Français étaient particulièrement divisés en matière religieuse (la monarchie avait déjà abandonné ce rôle d'arbitre en révoquant l'édit de Nantes qu'elle avait d'abord imposé à la majorité catholique). Si les réactions franchement hostiles furent relativement rares : croisements, sifflets, boules puantes, bagarres ; les pamphlets, les caricatures, les chansons ne manquèrent pas et Béranger vitupérait : "... *D'Ignace imitons les renards... Gagnons sur le crucifix -En vendant des prières... Eteignons les lumières et allumons le feu*". Voici ce que dit le préfet de la Côte d'Or : "Ils ont divisé les familles, menacé acquéreurs de biens nationaux, hérétiques... s'ils ne parviennent pas à exciter la guerre civile en France c'est que les éléments n'y existent pas". Le compte de Puymaigre, préfet de l'Oise, rapporte dans ses *Souvenirs* que, lors d'une conversation à Compiègne avec le très pieux duc d'Angoulême, celui-ci, répondant aux craintes exprimées par le préfet lui dit : "Je suis comme vous, je suis contre les missions". Les missions si elles ont cristallisé les rancœurs anticléricales ont cependant ramené à la pratique de nombreux tièdes ou indifférents, elles ont redonné confiance aux catholiques fidèles persécutés et leur ont redonné confiance dans certaines régions où l'Eglise était depuis longtemps en situation d'infériorité.

LA MISSION DE COMPIÈGNE

Ses antécédents

On gardait le souvenir de précédentes missions⁽¹⁾. Celle de 1751 avait établi deux calvaires, l'un à l'emplacement de la plate-forme des cordeliers où se trouvait déjà une croix (signalée sur le plan Chandellier de 1734), l'autre au cimetière de Saint-Jacques ; ces calvaires devaient être déplacés en 1793 puis détruits l'année suivante, ainsi que toutes les croix et images pieuses visibles dans les rues de la ville. Celle de 1762. Enfin celle de 1768, dirigée par monseigneur de Bourdeilles, évêque de Soissons, -Compiègne dépendant jusqu'en 1790 de ce diocèse-, pendant laquelle on renouvela la confrérie du Saint-Sacrement⁽²⁾. L'évêque revint en 1775, célébrer le jubilé qui fut encore l'occasion de missions.

N'oublions pas le pèlerinage à Notre-Dame de Bon Secours, fondé après les vœux du Père capucin Boniface, en 1636, puis des attournés en 1637. Le 10 juin 1814, le conseil municipal et les autorités de la ville se rendirent à la chapelle et une messe d'actions de grâces fut célébrée par l'abbé Tournefort ; la cérémonie sera longtemps répétée le premier lundi d'avril de chaque année ; celle du 1^{er} avril 1816 fut particulièrement importante.

Son déroulement

Compiègne, redevenue résidence royale sous la Restauration, avait conservé ses trois églises paroissiales, si toutes ses communautés religieuses avaient été anéanties. Cette ville allait mériter sa devise, rétablie dans sa forme complète : "Deo, Regi et Regno fidelissima". Le gouverneur du château n'était-il pas le vicomte de Montmorency-Laval (1766-1826), pair de France, chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême, l'orpheline du Temple⁽³⁾. Cet ancien combattant de la guerre d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique, cet ami de madame de Staël et de Châteaubriand, ce futur ministre des Affaires Etrangères qui termina sa carrière comme gouverneur du duc de Bordeaux ou comte de Chambord, était aussi l'un des dirigeants de cette fameuse Congrégation à l'origine des missions.

Un petit ouvrage nous renseigne sur la Mission de Compiègne en

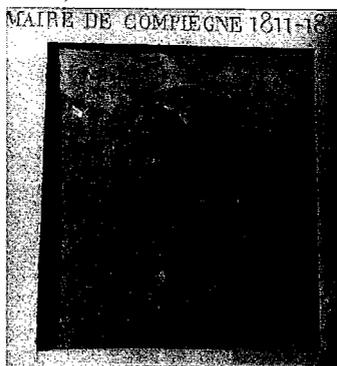
(1) L'abbé Picart, compiégnais de naissance mais devenu supérieur du grand séminaire du Puy, non seulement fit venir à Compiègne les Frères des Ecoles Chrétiennes mais fut aussi à l'origine de ces missions ; il mourut pendant celle de 1768.

(2) Au cours de cette mission de 1768, les fidèles auraient brouetté de la terre sur l'Esplanade (il s'agit de l'Esplanade des remparts, maison Agutte, non loin de la Porte-Paris), afin d'y planter le calvaire et l'on aurait même procédé à un feu purificateur des œuvres impies des encyclopédistes. Cf. E. COET, *op.cit. infra* note 8. On peut faire un rapprochement avec les fêtes révolutionnaires ultérieures.

(3) Il avait eu, dès 1786, la survivance des charges exercées par son père, à la fois gouverneur de Compiègne et capitaine des chasses.

1817, édité cette année même par Gaspard Escuyer. Cet ancien oratorien avait repris l'imprimerie de Bertrand-Quinquet, le chef des jacobins révolutionnaires à Compiègne, et avait été bibliothécaire du château sous l'Empire, il a par ailleurs laissé une histoire manuscrite de Compiègne.

Ce sont quatre prêtres des *Missions de France* qui furent appelés par l'abbé de Tournefort, curé de Saint-Jacques de 1815 à 1820, ex vicaire-général à Dijon et futur évêque de Limoges. Leur chef était l'abbé Guyon⁽⁴⁾, au visage doux et expressif, son talent oratoire était tel qu'il faisait pleurer son auditoire, tel Fabrice del Dongo, héros de *La Chartreuse de Parme*. Cette mission de 1817, d'abord jugée inopportune et accueillie avec "assez d'indifférence", - "Le moment n'était pas favorable : l'époque était prématurée"-, dura six semaines, du dimanche 21 septembre au dimanche 2 novembre. Une *procession générale* ouvrit la mission à partir de Saint-Jacques⁽⁵⁾, son siège habituel, en suivant l'itinéraire des Fêtes-Dieu, il s'agissait d'abord "de ne pas craindre les sarcasmes" et différents chœurs d'hommes et de femmes se mêlèrent, chantant : "Accourez peuple fidèle, venez à la mission !". "Ce cortège évangélique recueillit quelques brebis égarées du troupeau d'Israël", il ne doit pas s'agir de Juifs compiégnais mais simplement de non pratiquants habituels. Au retour, l'abbé Guyon rendit hommage au sous-préfet de Sèze, fils de l'un des avocats du malheureux Louis XVI et au maire de Lancy, de la famille des seigneurs de Rimberlieu. L'horaire des



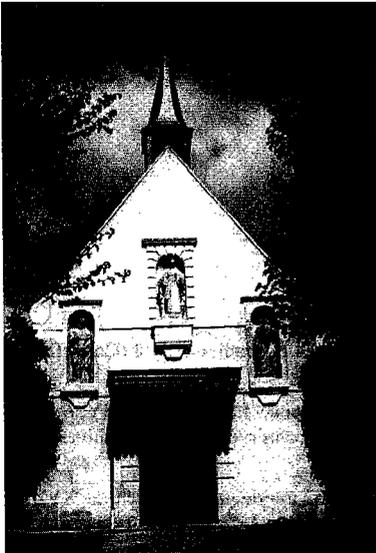
Jacques Charles François de Lancy, maire de Compiègne de 1811 à 1830. Médaillon ornant le monument Oténin érigé en juillet 1914 et fondu en 1942 (Collection J. Philippon, *bibliothèque Saint-Corneille*).

(4) Je n'ai pas pu consulter la lettre de l'abbé Guyon, citée par A. de MARSY, *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, tome VI, p. 275, conservée dans les archives de la paroisse Saint-Jacques.

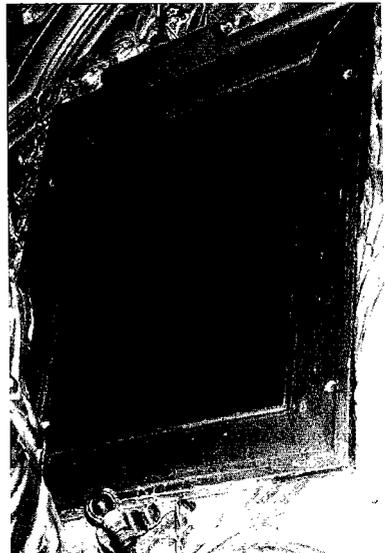
(5) Cette paroisse royale dont les "embellissements" intérieurs, au milieu du XVIII^{ème} siècle, avaient été déjà payés par Louis XV, fut encore choyée sous la Restauration. En souvenir de *Te Deum* célébré en sa présence, le 1^{er} juin 1825, au retour du sacre, Charles X offrit un ornement en velours rouge, brodé d'or fin. Louis XVIII avait déjà donné l'ancienne balustrade entourant le lit de Louis XVI et les lustres en cristal de roche. Les quatre cloches, bénites le 29 juillet 1829, furent offertes par Charles X et la Famille de France.

exercices quotidiens était organisé afin de permettre à toutes les classes de la société d'y participer. A quatre heures et demie on s'adressait aux travailleurs et on s'entretenait familièrement avec l'auditoire. Le soir, l'ensemble des fidèles étant rassemblé, on mêlait entretiens et discours. Dans la journée, les missionnaires se répandaient dans les paroisses rurales voisines. Du 28 septembre au 4 octobre, *des retraites* réunirent les hommes à Saint-Jacques et les femmes à Saint-Antoine.

Le samedi 4 octobre, eut lieu *l'Amende Honorable*. Le Saint-Sacrement fut apporté sur l'autel spécialement érigé devant la grille du chœur ; on voit ainsi que la célébration au milieu des fidèles était déjà usitée lors de certaines cérémonies. Tous les assistants chantèrent le *Miserere*, tandis que "tous les cierges qu'un grand nombre de fidèles avaient apportés, sont allumés simultanément, et ce prestige innocent pénètre doucement les âmes" ; le sens théâtral ne manque donc pas, d'ailleurs sans excès quand on compare à d'autres missions qui n'hésitaient pas à provoquer des émotions fortes par des stratagèmes assez grossiers (détonations, feux d'artifices, visions macabres...). Le mardi 4 octobre, c'est le *Renouvellement des vœux de baptême*, avec lecture des commandements de Dieu et de l'Eglise, s'achevant par un cantique pour le Roi : "Venez, Français...". Le jeudi 6 octobre, *Anniversaire de la mort de la reine Marie-Antoinette*, en présence des Chasseurs Royaux, des Gardes Nationaux et des autorités constituées, on lit la lettre que la reine adressa à Madame Elisabeth en lui confiant ses



Façade de la chapelle Notre-Dame de Bon-Secours.

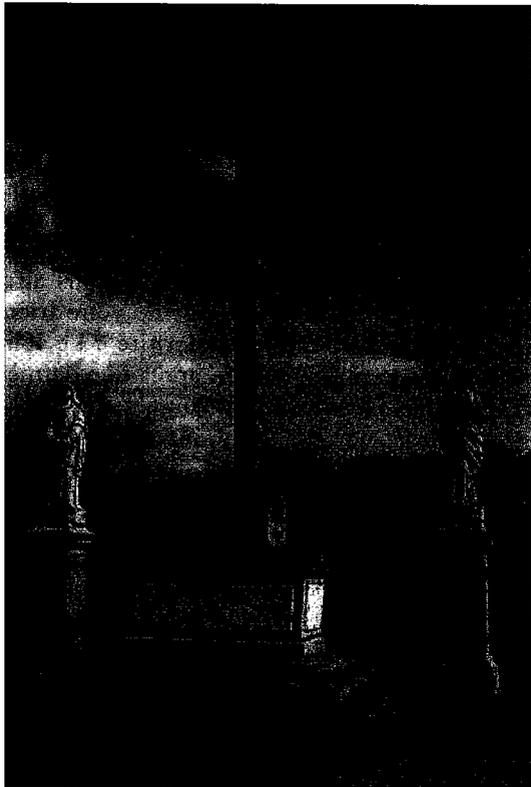


La Vierge et l'Enfant, au-dessus de l'autel de la chapelle. Cette peinture est vénérée depuis 1636.

enfants. La ferveur va être à son comble et "les conversions se multiplier" avec la *Consécration à la Sainte-Vierge*, le jeudi 23 octobre. Après la messe à la chapelle Notre-Dame de Bon Secours, les demoiselles transportèrent l'Image miraculeuse jusqu'à Saint-Jacques et la musique de la Garde Nationale intervint dramatiquement dans la cérémonie ; enfin, la Garde Nationale et les hommes rapportèrent l'Image à la chapelle "à la lueur des flambeaux et au son des instruments". Voici la *Communion générale*, le dimanche 26 octobre, on ne semble pas avoir eu l'habitude de communier chaque dimanche, l'Eucharistie était encore un sacrement redoutable par sa valeur sacrée. On employait d'ailleurs les termes de "Saint Sacrifice", d'"Auguste Victime", tous les hommes communièrent d'abord, ayant à leur tête le vicomte Mathieu de Montmorency, suivi par les soldats, les gardes-nationaux, les élèves du collège et leurs maîtres.

LE DESTIN D'UN CALVAIRE

Un triomphe éphémère



Calvaire du cimetière sud, provenant de la Mission et d'abord transporté à Clamart.

Le mardi 28 octobre, la Mission va marquer durablement son empreinte dans la ville, c'est la *Plantation de la Croix*. La procession quittant l'église, se rendit au dépôt de la Croix, des relais étaient prévus "pour recevoir cet immense fardeau" parmi les bourgeois, les gardes nationaux, les chasseurs de la Garde royale, les mariniers⁽⁶⁾, mais ces derniers ne voulurent pas rendre le fardeau sacré. Les habitants des villages voisins étaient accourus et dans le cortège on remarquait l'Etat-Major de la Garnison (on parle moins des soldats du régiment en place), les élèves du collège, les femmes, "les chœurs des filles de Sion", c'est-à-dire les jeunes filles et les religieuses, parmi ces dernières il n'y avait plus guère que les sœurs de Charité qui tenaient l'Hôpital et l'Hôtel-Dieu ainsi que quelques survivantes des communautés dispersées par la Révolution⁽⁷⁾. Il n'y a pas de religieux regroupés car les Frères des Ecoles Chrétiennes ne seront rappelés que l'année suivante. On arrive place de l'Hôpital où va se dresser le calvaire, en fait le récit édité par Escuyer ne mentionne pas le lieu d'érection que l'on connaît par ailleurs. On ne parle que de la Croix, les deux statues de la Vierge et de Saint-Jean ne seront sans doute dressées qu'ultérieurement. La Croix ainsi que les crucifix élevés par la foule furent bénis puis⁽⁸⁾, à l'appel du prêtre, le peuple s'écria : "*Anathème à l'impiété !*"... "*Je pardonne à tous mes ennemis !*"... Enfin : "*Vive le Roi ! Vive à jamais l'auguste famille des Bourbons* ". On retourna vers Saint-Jacques pour le *Te Deum*. Pour la *clôture de la Mission*, le dimanche 2 novembre, l'abbé Guyon fit ses adieux, savamment gradués, aux pasteurs, aux magistrats, aux âmes pieuses, enfin : "Adieu, pécheurs impénitents, qui avez résisté aux attraits de la Grâce, qui ne veniez dans ce temple que pour insulter à la Majesté terrible qui y réside, et vous railler de nos redoutables mystères ; vous nous aviez peints sous les couleurs les plus odieuses ; notre présence vous attristait ; mais enfin nous partons, c'est aujourd'hui le jour de votre triomphe ; adieu pour le temps, adieu peut-être pour l'éternité". Le lendemain, les missionnaires quittèrent le presbytère et, après une dernière station au calvaire, cette fois le mot est employé, s'éloignèrent.

La réaction anticléricale. Les déplacements du calvaire

La chute de la monarchie légitime et les premières années du règne

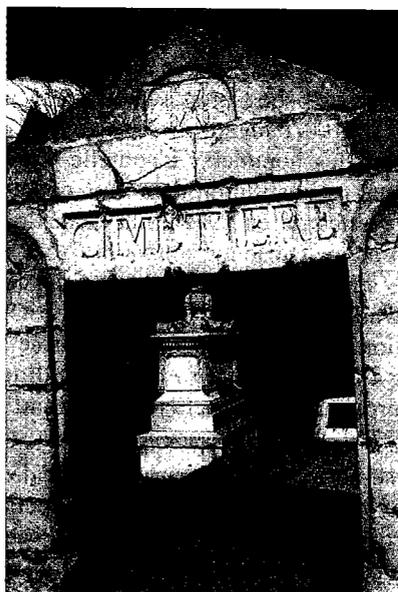
(6) Les mariniers ont toujours joué un rôle important à Compiègne et leur lieu de culte était la chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Nicolas au pont. La construction du pont Louis XV, avec seulement deux piles, avait considérablement facilité le passage et le Maître du Pont va disparaître après la Révolution.

(7) On peut supposer ainsi la présence de Marie Fromage, ancienne bénédictine de Royallieu sous le nom de sœur Adélaïde, connue comme bienfaitrice de Saint-Antoine.

(8) Selon Emile COET, *Tablettes d'Histoire locale*, sixième partie, 1892, p. 135, un chêne séculaire de la forêt aurait été converti en croix. Les crucifix auraient été vendus un franc ; ils étaient en cuivre, les bras de la croix se terminaient en têtes d'anges et les mots "Souvenir de la Mission" étaient gravés au-dessus du Christ.

de Louis-Philippe, furent marquées par des violences anticatholiques. Ce sera, dans Paris, le pillage de l'Archevêché, du noviciat des Jésuites et de la maison des Missions de France. En province, on s'attaquera à quelques séminaires mais on abattra surtout de nombreux calvaires fleurdelisés érigés lors des récentes missions. Dans certaines villes, les prêtres ne sortaient plus qu'en habit laïc, les églises étaient fermées en semaine, une sorte de terreur contraignait ainsi à ce que notre société laïcisée et matérialiste connaît depuis le dernier concile, l'effacement de l'Eglise. Plusieurs évêques trop compromis devaient s'exiler, notamment Forbin-Janson, l'un des fondateurs des Missions de France. La légende haineuse des Jésuites et de la Congrégation excitait les foules qui allaient dévaster, le 14 février 1831, Saint-Germain l'Auxerrois, la paroisse royale, -Vivenel devait sauver le bas-relief d'albâtre anglais qui orne la Salle d'honneur de l'Hôtel de ville de Compiègne-, et une seconde fois, l'Archevêché de Paris.

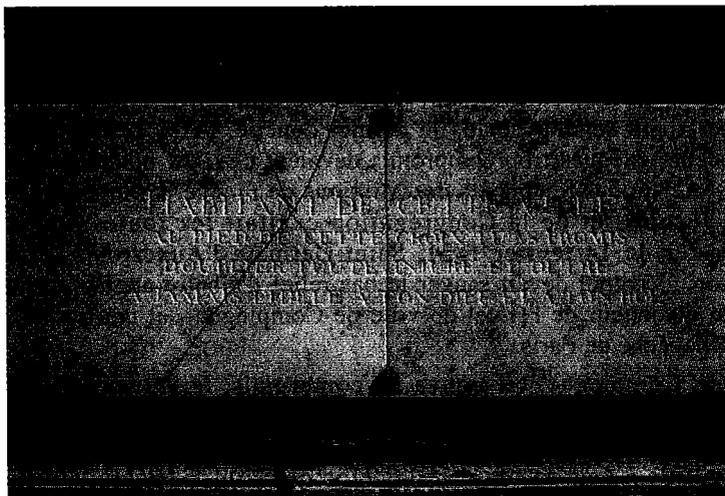
A Compiègne, on trouva un compromis, le calvaire fut déplacé comme en 1793 ; on l'enleva de la place de l'Hôpital où il était trop en vue pour le transporter à l'écart⁽⁹⁾, au cimetière de Clamart qui était alors le seul de Compiègne, avec l'enclos de Saint-Germain. Clamart fut



Portail subsistant du cimetière de Clamart. Tombeau de style néo-classique.

(9) C'est Antoine Robit, 1782-1861, alors architecte de la ville, qui procéda à ce transport. Dans les milieux "libéraux", la suspicion envers toute alliance du Trône et de l'autel, propre à la Restauration, est durable. Ainsi *Le Progrès de l'Oise* du 16 juin 1840, accuse l'abbé Auger, curé de Saint-Antoine, d'avoir rétabli les fleurs de lys dans son église. Ce journal reprend Béranger : "Les hommes noirs reviennent".

désaffecté progressivement et, en 1925, le calvaire fut transporté au fond du cimetière sud ; ce qui restait du calvaire, car de la Croix ne subsiste plus que le socle avec les inscriptions suivantes. Au centre : "*Habitants*



de cette ville -Au pied de cette croix tu as promis- D'oublier toute injure et d'être -A jamais fidèle à ton Dieu et à ton roi". Sur les faces latérales : "Pécheur élève tes regards -Le Christ a le cœur ouvert- Et les bras étendus pour -Te recevoir" ; et "Voyageur arrête -Considère le Christ mourant- Pour le salut de tous les hommes". L'actuelle Croix est en ciment et le Christ en fonte, cette reconstitution date sans doute du dernier transfert ; Clamart avait été bombardé en 1918 et la chapelle du cimetière détruite en partie, est-ce la même cause qui abîma la Croix ? En revanche, sur les socles latéraux, les statues de la Vierge et de saint Jean sont authentiques. Ces statues sont d'ailleurs en pierre alors que le Christ primitif était en bois ; leur réalisation semble postérieure. Le musée Vivenel conserve une très belle tête de Christ, sculptée en bois, indiquée comme étant du XVIII^{me} siècle et provenant du cimetière de Clamart ; il s'agit peut-être du Christ érigé en 1817.

Une enquête serait intéressante sur les croix de mission en France et leur destin. A Noyon, on trouve dans une chapelle latérale nord de la cathédrale, une croix de mission, datée de 1824⁽¹⁰⁾. L'esprit de mission a subsisté jusqu'à nos jours, changeant certes de moyens mais gardant parfois la tradition de la Restauration. La municipalité de Compiègne renouvela le vœu à Notre-Dame de Bon Secours, le 25 juin 1944 et, le 15

(10) Selon Emile COET, *Tablettes d'Histoire Locale*, l'abbé Guyon prêcha une mission à Noyon le 30 décembre 1829, avec la plantation d'une croix ; Charles X donna des arbres en forêt et couvrit les frais. La cathédrale aurait été remplie de quatre mille fidèles, la quête aurait rapporté quatre mille francs et les dons furent nombreux. La date de 1829 devrait être rectifiée en 1824.



Tête de Christ en bois sculpté qui proviendrait du cimetière de Clamart et datée de la fin du XVIIIème siècle (Musée Vivenel).

août 1945, presque toute la ville allait lui rendre grâce en procession, derrière l'évêque, le sous-préfet et le maire, le baron James de Rothschild. Les 3 et 5 septembre, des messes avaient célébré à Saint-Jacques l'heureuse délivrance de la ville, en présence du préfet et de monseigneur Théas, rescapé du camp de Royallieu. En 1946, le Grand Retour de Notre-Dame de Boulogne rassembla des foules ferventes. Les processions de la Fête-Dieu reprirent au lendemain de cette dernière guerre, pendant une dizaine d'années. Ces manifestations de piété furent ensuite plus ou moins condamnées comme "triumphalistes" ; d'ailleurs beaucoup plus encore que les persécutions de la Révolution ou du laïcisme anticlérical "républicain", c'est le matérialisme ambiant qui étouffe désormais la foi populaire traditionnelle.

Nota Bene : On a un aperçu général in Laurence MIROUX, *Un département sous la Restauration : (1815-1830)*, GEMOB, 1990.

Illustrations : sauf le médaillon de Lancry, les photographies sont dues à Bertrand DUQUENNE.